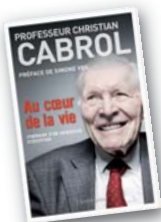


Pr Christian Cabrol

« J'étais comme un chef de »



Il y a trente ans, le Pr Christian Cabrol réalisait la première greffe cœur-poumons en Europe. Ce pionnier de la chirurgie cardiaque publie un nouveau livre, « Au cœur de la vie », qui retrace un demi-siècle de progrès chirurgicaux. À 87 ans, il revient sur cette incroyable épopée.

Tribune Santé – Dans votre dernier livre, vous évoquez votre parcours, de l'enfance jusqu'à la fondation de l'Association pour le développement et l'innovation en cardiologie (Adicare). Vous y parlez aussi de votre combat pour le don d'organes. S'agit-il d'une autobiographie ?

Pr Christian Cabrol – Dans mes précédents ouvrages, il était surtout question de ma carrière professionnelle. Cette fois, on m'a demandé de me dévoiler un peu plus. J'ai donc accepté de parler de mon enfance à Chézy-sur-Marne (Aisne) et de la naissance de ma vocation auprès de mon grand-père, qui était médecin de campagne.

On serait tenté de parler de livre-chorale, tant la présence de tous ceux que vous avez été amené à côtoyer est importante.

C. C. – J'ai eu deux familles. La mienne avec mes parents, mes grands-parents, les ouvriers agricoles aussi puisque j'ai grandi dans une ferme. C'est là que j'ai appris le sens du travail bien fait, en commun, car il faut se rappeler qu'à l'époque, il n'y avait pas de machine. Plus tard, j'ai retrouvé une famille avec mes patrons, que j'ai adorés. En particulier Gaston Cordier, qui a été mon père spirituel. Il était chirurgien des hôpitaux de Paris et professeur d'anatomie. C'est en grande partie à lui que je dois ma carrière.

Votre carrière, vous l'avez débutée dans un paysage hospitalier ruiné par la guerre...

C. C. – C'était le tiers-monde. Les guerres, d'ordinaire, font progresser la médecine. Mais quand les Allemands sont partis, ils ont laissé la Pitié, l'hôpital de l'arrière qu'ils occupaient, dans un état d'abandon total. Pénicilline, réanimation, anesthésie moderne... on ne savait rien.

De fait, la chirurgie à l'époque était réduite à peu de chagrin...

C. C. – Il n'y avait pratiquement pas de spécialité. La neurochirurgie commençait à peine et la chirurgie digestive lourde n'existait pas. La plus grosse opération, c'était l'ablation de l'estomac pour un cancer ou un ulcère. Si la chirurgie s'est spécialisée, c'est grâce à la volonté de quelques-uns.

Quand vous évoquez votre apprentissage de l'anatomie, et notamment celle du poumon, vous vous décrivez d'ailleurs comme un explorateur.

C. C. – Ce qui a été déterminant, c'est de découvrir la recherche. C'est Gaston Cordier qui m'a mis sur cette voie, car un de ses amis chirurgiens manquait de repères pour opérer le poumon. De fait, nous ne possédions aucune étude anatomique suffisante pour une pratique chirurgicale. Donc à l'époque, il fallait défricher. C'est ainsi qu'en 1955, je suis devenu agrégé d'anatomie. J'ai adoré enseigner cette discipline. Et encore aujourd'hui, mon travail sur le poumon (et ses innombrables variations) reste une référence.

Mais il a surtout servi aux autres, car j'ai finalement très peu fait de chirurgie pulmonaire !

“ Pour les Américains, entrer dans le cœur, ce n'était qu'un début. Avec eux, il fallait toujours aller plus loin, c'était sans cesse la ruée vers l'Ouest ”

Le cœur, très vite, s'est imposé...

C. C. – Pendant mon internat, alors que j'explorais le poumon, les Américains ont commencé à faire de la chirurgie à cœur fermé, à travailler sur des anomalies congénitales surtout, puis à entrer dans le cœur. Mes maîtres m'ont alors dit qu'il fallait peut-être s'y intéresser. Là encore, il y avait un tel champ à découvrir que j'ai décidé de laisser le poumon. Je me souvenais par ailleurs d'un copain de mon village qui était mort des suites d'un rétrécissement mitral, et ce drame m'avait frappé.

commando »



© Elisabeth Bouvet/Tribune Santé

En 1956, vous rejoignez Minneapolis, aux États-Unis.

C. C. – Pour les Américains, entrer dans le cœur, ce n'était qu'un début. Avec eux, il fallait toujours aller plus loin, c'était sans cesse la ruée vers l'Ouest. Là-bas, j'ai rencontré deux amis qui allaient devenir deux grands noms de la chirurgie cardiaque, le Sud-Africain Christiaan Barnard et l'Américain Norman Shumway. À l'époque, on ne pensait à rien de précis, on s'entraînait à faire des greffes du cœur sur des chiens, mais c'était tout. Pour autant, Shumway, à mon départ, m'a encouragé à monter un laboratoire expérimental pour continuer à travailler sur le chien. Finalement, c'est Barnard, rentré en Afrique du Sud, qui a réussi en décembre 1967 la première transplantation cardiaque sur un patient. Aux États-Unis et en France, la loi empêchait la greffe : la mort cérébrale n'était pas admise. La loi a changé fin 1967 et la greffe a donc pu se faire.

Et le 27 avril 1968, vous devenez le premier chirurgien européen à réaliser une greffe cardiaque.

C. C. – Oui, et ça a fait un foin terrible. L'Europe, à cette époque-là, c'était quand même le nombril de l'univers. Et puis, même si les premiers malades greffés sont tous morts, il y a eu une certaine émulation. Une centaine de greffes ont été faites partout dans le monde dans l'année qui a suivi.

Vous souvenez-vous de ce jour-là ?

C. C. – En fait, le travail s'est réparti sur deux jours, le temps de réunir un malade et un donneur en mort cérébrale. Tous les préparatifs ont duré la journée et ce n'est que vers 22 heures que l'opération a pu commencer. On a travaillé toute la nuit : je revois encore les lueurs de l'aurore traverser les grandes baies vitrées. On était tellement rôdé avec les chiens qu'il n'y a pas eu de difficultés particulières, mais quelle émotion de voir ce « nouveau » cœur se remettre à battre.

Facile de dormir après ça ?

C. C. – Absolument. Vous savez, la greffe cardiaque était finalement une des opérations les plus faciles sur le plan technique. Quelques jours plus tard, notre malade est mort et mai 68 est arrivé.

Quatorze ans plus tard, en 1982, vous pratiquez la première greffe cœur-poumons en Europe...

C. C. – Après la greffe du cœur, on m'a obtenu un service de chirurgie cardiaque à la Pitié. Mais il faut se souvenir qu'à ce moment-là, plus personne ne voulait entendre parler de greffe car, à l'exception d'un cas, aucun patient n'avait réussi à survivre plus de dix-huit mois. Cela dit, Shumway continuait de

“Entre 200 et 300 personnes meurent chaque année en France faute de greffons. C’est l’équivalent d’un avion qui s’abîme en mer !”

Bio express

1925 : naissance à Chézy-sur-Marne (Aisne).
1952-1955 : publie un ouvrage de référence sur l’anatomie du poumon.
1956 : part étudier la chirurgie à cœur ouvert à Minneapolis.
1968 : réalise la première transplantation cardiaque en Europe.
1972 : fonde le service de chirurgie cardiaque du CHU Pitié-Salpêtrière (Paris).
1982 : réalise la première greffe cardio-pulmonaire en Europe.
1986 : réalise la première implantation d’un cœur artificiel en France.
1989 : président fondateur d’Adicare.



© AFP

1968 : le Pr Cabrol, à l’heure de la première transplantation cardiaque européenne.

m’encourager et dès lors, avec mon équipe, on est resté à la pointe. Et puis, en 1979, après douze années à tâtonner, on a enfin découvert le médicament antirejet du greffon, la cyclosporine, encore utilisée aujourd’hui.

Viendront ensuite le cœur artificiel, puis votre combat pour le don d’organes... Aller de l’avant a toujours été votre philosophie ?

C. C. – C’était naturel, et même notre plaisir puisque ça nous passionnait. J’étais comme un chef de commando. J’ai eu la chance de réunir un groupe de grands professionnels qui formait un bloc terrible. Tous, les infirmières, les médecins..., étaient comme ces volontaires qui vont à la guerre. Du coup, quand des gens voulaient tenter quelque chose, on nous appelait. Et nous le faisons !

Vous citez d’ailleurs le général Leclerc qui avait pour devise : « Croire, vouloir et continuer ».

C. C. – C’est la guerre que nous avons connue qui nous a forgés. Elle nous a inculqué l’idée qu’on pouvait faire des choses non pas glorieuses, mais pas ordinaires. On a eu, durant notre enfance, cet exemple de la lutte vers et pour un objectif.

Vous dites que vous avez aussi bénéficié d’un contexte « béni », les années 1980, durant lesquelles tout était possible...

C. C. – Au lendemain de la guerre, les découvertes telles que la pénicilline ont entraîné une foi dans le progrès. Pour la première fois, on guérissait des maladies comme la syphilis. Au fil du temps, le progrès est devenu quelque chose dont on s’est méfié. Or, il y a toujours eu des accidents. Pendant douze ans, on a sauvé seulement un malade sur trois ! Aujourd’hui, le public non seulement n’y croit plus, mais en plus a peur. Je le dis toujours : j’ai aidé

davantage de gens à mourir qu’à guérir durant ces douze ans et pourtant, même si leur survie n’était que de quelques jours, ils nous remerciaient. De nos jours, on rentre à l’hôpital pour être guéri et s’il y a des complications, on porte plainte.

La chirurgie cardiaque continue-t-elle de vous émerveiller ?

C. C. – Oh oui ! Récemment, j’ai vu une dame de 95 ans qui est arrivée à la Pitié pour qu’on lui mette une valve aortique. Le matin, elle était toute suffocante et l’après-midi, elle cassait la croûte. À notre époque, les patients restaient huit jours en réanimation. Chapeau !

Continuez-vous à sillonner la France pour parler du don d’organes ?

C. C. – Je dois confesser que je commence à mollir. D’abord, j’ai l’impression que les gens m’ont assez entendu là-dessus et puis, quand je constate l’indifférence de la population, cela me choque. Ce sont tout de même entre 200 et 300 personnes qui meurent chaque année faute de greffons. C’est l’équivalent d’un avion qui s’abîme en mer. Cela nécessite deux heures en salle d’opération pour prendre un organe et réparer les incisions : ça représente quoi, deux heures, quand on est mort ?

La mort, vous y pensez ?

C. C. – Oui, j’y pense beaucoup. Mais je suis persuadé qu’il y a quelque chose après. En vérité, je veux retrouver les autres. Mes parents, ma famille, bien sûr, mais mes patrons, surtout.

Et si vous croissiez Gaston Cordier là-haut, vous lui diriez quoi ?

C. C. – « Monsieur », je lui dirais « Monsieur ». Il me mettrait la main sur l’épaule et me dirait : « C’est pas mal, mon petit gars, pas aussi bien que moi, mais c’est pas mal tout de même ». Il y a aussi des personnes comme Shumway, Barnard... On était les trois pionniers de la greffe cardiaque et on s’estimait beaucoup. Il y a deux ans, je suis retourné à Minneapolis. L’hôpital a disparu, mais ils ont conservé le bloc opératoire et le laboratoire où j’ai travaillé. Sur les murs, il y a une fresque où on peut lire mon nom, à la suite de ceux de Shumway et de Barnard, alors que ce sont eux qui m’ont tout appris. C’est fantastique cette mémoire qu’ils gardent, alors qu’à l’Assistance publique, ici, il n’y a rien du tout.

PROPOS RECUEILLIS PAR
 ÉLISABETH BOUVET

En savoir plus

Livre :

• *Au cœur de la vie*, Christian Cabrol, éd. Flammarion, 21 €.

Internet :

• Association Adicare : www.adicare.org